FOCUS

QUARANTE-HUIT PRÉLUDES

29 MARCH 2018 JEAN-CHARLES HOFFELÉ

Voici quelques lustres, **Boris Berman** avait enregistré pour **Chandos**un album **Debussy** joué à plein clavier, charnel, dense de chants et de couleurs, qui m'avait surpris. *Images*, *Pour le piano*, des *Epigraphes antiques* animés, puis plus rien, du moins chez **Debussy**.

Il aura fallu attendre le centenaire pour qu'un éditeur français offre une suite lointaine à ce premier album : rien moins que tous les *Préludes*, mais aussi les *Estampes*, et quatre pièces brèves dont le sublime *« Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon »* retrouvé il n'y a pas si longtemps.

Berman joue les *Préludes* comme des recueils de secrets. Son piano, si opulent jadis, a transmué sa magnificence en mystères, les harmonies complexes se saturent dans ce toucher profond où tout le clavier entre en résonnance, orchestre qui éclate le cadre de l'instrument. Uniques, les deux *Livres* sont joués dans la même atmosphère, celle d'une recherche éperdue d'un nouveau monde sonore, et lorsque **Debussy** hausse le ton, **Berman** lui donne une dimension panique saisissante, que ce soit pour *Ce qu'a vu le vent d'Ouest* ou *Feux d'artifice*. Quel piano !, si ample, si peu français de ton, de jeu, et qui rappelle à quel point **Boris Berman**, élève de **Lev Oborin**, est lié à une certaine tradition d'interpréter **Debussy**, celle qu'auront illustré **Neuhaus**, **Richter**, **Gilels**, **Vedernikov** ou **Alexei Lubimov** dont il est souvent si proche.

Et ses *Estampes* ? Tout sauf impressionnistes : *Pagodes* est un gamelan dont on entend les timbres secs, paysages percussifs, *La soirée dans Grenade* très duende, quasi fallesque, et *Jardins sous la pluie* abstrait, une seule ligne. Ajoutez un geste très libre pour *D'un cahier d'esquisses*, un *Hommage à Haydn* recueilli, petit stèle perdue dans la bruyère et *La plus que*

lente qui ne traine pas. **Boris Berman** nous doit maintenant les *Etudes*, les feux de son clavier leur sont destinés.

Some time ago, Boris Berman had recorded an album of Debussy for Chandos, played with a surprisingly full sound, sensual, songful, and colorful. *Images, Pour le piano,* the animated *Epigraphes antiques*, and then nothing else, at least by Debussy.

We had to wait until the centenary for a French producer to offer a distant sequel to that first album: nothing less than all of the *Préludes*, but also the *Estampes* and four short pieces, including the sublime "*Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon"* rediscovered not long ago.

Berman plays the *Préludes* as a collection of secrets. His piano, formerly so opulent, has transformed its magnificence into mysteriousness, the complex harmonies saturate the deep touch, the piano resonates like an orchestra, surpassing the limitations of the instrument. Unparalleled, the two books are played with the same atmosphere of a passionate search for a new sonorous world, and as soon as Debussy rises the pitch, Berman responds by producing a dimension of gripping panic, whether it is in *Ce qu'a vu le vent d'Ouest* or *Feux d'artifice*. What piano! So ample and so little French in the tone, in the way of playing, that it reminds us to what extent Boris Berman, student of Lev Oborin, is linked to a certain tradition of interpreting Debussy, which includes the illustrious Neuhaus, Richter, Gilels, Vedernikov or Alexei Lubimov to whom he is often so close.

And his *Estampes?* Everything except impressionistic: *Pagodes* is a gamelan in which one hears dry tones, a percussive landscape; *La soirée dans Grenade* is very passionate, almost sexual; and *Jardins sous la pluie* abstract, a singular line. Add a very free gesture for *D'un cahier d'esquisses*, a comtemplative *Hommage à Haydn*, a little headstone lost in heather, and *La plus que lente* that does not let up. Boris Berman now owes us the *Etudes*, the fire of his piano is destined for them.